

Benjamin Verdonck, la cloison des secrets

Au Théâtre de la Bastille, le Flamand imagine un dispositif scénique astucieux, associant musiciens et menuiseries.



© kurt van der elst | www.kvde.be

Benjamin Verdonck, dans sa «Chansonnette pour Gigi». Photo Kurt van Der Elst. kvde.be

Ces incessantes questions d'enfants, où chaque réponse appelle une nouvelle interrogation ! On n'en sort pas et Benjamin Verdonck a raison : elles sont comme des trappes qui s'ouvriraient à l'infini, des portes coulissantes s'ouvrant sur d'autres portes, elles-mêmes dévoilant un paysage où fleurissent encore des questions... L'image survient assez rapidement dans *Chansonnette pour Gigi*, court spectacle présenté par le Flamand en ce moment au Théâtre de la Bastille, à Paris.

Cordelettes. Sur scène, une boîte en bois blond - ça sent le bois découpé dans tout le théâtre - et montée sur des rangées de pilotis. Sur cette boîte claire, avant même le début du spectacle, on devine des parois mobiles



[Visualiser l'article](#)

évoquant une maison japonaise, avec ses cloisons agiles en papier de riz. Rien d'autre sur scène que cette drôle de cabane d'où s'échappent des ficelles, hormis deux chaises à droite, et deux guitares posées tout près.

Bientôt deux musiciens s'installeront, et Benjamin Verdonck sortira à peine de la pénombre pour réciter des petites anecdotes, des scènes quotidiennes - un gâteau à la pistache qu'en dégustant on découvre être sans doute le meilleur du monde, une fillette racontant des blagues - tout en actionnant les cordelettes, pour que s'enclenchent les mécanismes de la boîte. Et là, alors que nous bercent les guitares blues (esprit Bill Frisell) et les comptines de Verdonck, l'hypnose peut commencer, à coups de figures géométriques se décomposant et se recomposant sans cesse sous nos yeux, et par la grâce des retours de ficelles du Wunderkammer.

Jeux d'ombres. A l'inventaire délicat décliné par Verdonck («c'est la première bonne blague qu'elle ramène à la maison...») répond un drôle d'inventaire de formes imaginaires - on pense kaléidoscope, bureau en marqueterie, mines de crayon, tableau de Rothko, bouches qui se touchent, installation de James Turrell ou pluie d'étoiles, lorsque des projections de lumière façonnent d'étincelants petits flocons qui dégringolent sur un écran invisible. C'est une architecture de pas grand-chose, presque de vent, composée de jeux d'ombres et de perspectives, et pour cela assez soufflante. Assez fragile aussi, comme ces saynètes cueillies à même le matériau du plus banal des jours. Il faut la chanson finale pour lier le tout, enfin, dans une vibrante intimité.